

La poussière sur un pinceau

« Il n'attaque pas les gens, Zenos a fait remarquer. Il les peint. »

– Erwan JI dans *J'ai égaré la lune*

Dans un coin sombre de la pièce, une minuscule bête se préparait à se mettre à l'œuvre. Entre ses fines et délicates mandibules, elle dégustait les restes de la carcasse d'un insecte. N'étant toujours pas rassasiée, elle se déplaça élégamment vers des miettes de pain. Dans son appétit aveugle, elle ne réfléchit point à la texture de ces dures croustes et dut se résoudre à lâcher prise ; ses précieuses pinces n'avaient pas été conçues pour cette tâche. La Nature n'avait pas voulu que sa fille, cette bestiole innocente, puisse goûter aux délicates saveurs du blé et des graines. Mais admettre sa défaite, c'était déjà la surmonter ; elle secoua en silence ses pattes velues, vérifia qu'elles étaient toujours au nombre de huit, commença sa chorégraphie à échelle réduite. Elle zigzaguait entre les boulettes de papier que la négligence avait laissé s'éparpiller ; elle escaladait un pinceau et redescendait au travers de ses brins usés ; elle enjambait de ses longues pattes articulées les amas de poussière qui s'amoncelaient çà et là, tels des excréments du Temps. Arrivée au pied du mur, elle s'assura une dernière fois que ses pattes collaient au matériau et s'élança sur la paroi, prête à grimper. Je ne vous narrerai pas les délices mirifiques que présente ce changement de perspective, ce renversement de paradigme. Vous passerez rendre visite à Gregor Samsa et lui demanderez vous-mêmes quel bonheur il connaît sur les parois de sa chambre à mettre le monde à l'envers, à faire de celui-ci une boule à neige. Après une quinzaine de minutes, la bestiole avait atteint le coin supérieur de la sombre salle. Sa myriade d'yeux contemplait fièrement l'emplacement : c'était l'endroit idéal pour exposer sa toile. D'ici tous les visiteurs pourront admirer la beauté de son ART. Elle s'attela immédiatement au travail. Cette Parque miniature filait avec élégance en sautant, se balançant, voltigeant et s'envolant. Son tricot n'avait pas besoin de parures ou de coloris pour être sublime. On aurait cru observer l'œuvre de la main de Pallas tant ce fil était noble. Ce panégyrique de la géométrie rendait jalouse l'harmonie des sphères : les ennéagones s'imbriquaient dans de plus larges heptagones et les jeux de symétrie donnaient naissance à un kaléidoscope naturel.

Alors que la bestiole œuvrait en silence, sous son monde s'agitait un autre artiste. Le Peintre était debout et gyrait autour d'une toile au milieu de la pièce. Un spectateur étranger à la scène croirait reconnaître un rituel religieux dans ses manières ambiguëment singulières. Toutefois on aurait plus justement constaté qu'il faisait la cour à sa toile : il se mettait à genoux devant elle, lui parlait et lui assurait amplement sa beauté. Mais tandis que le Peintre faisait ses aller-retours hystériques, le chevalet demeurait immobile, du moins pour l'instant. Cet Atlas de bois supportait la toile sans gémir ; au contraire il triomphait fièrement au centre de la pièce et l'arborait comme une couronne richement colorée. Ce majestueux trépied dégageait une de ses auras qui vous font douter de leur nature inanimée ; on attendait qu'il commence à se mouvoir dans sa bizarrerie. Un rapide coup de pinceau du Peintre ne manqua de le désorienter. Ce roi devant qui le Peintre se prosternait prenait un bain de lumière grâce à une fenêtre solitaire. Toutefois le chevalet faisait figure d'exception dans cette salle obscure, même illuminée. Çà et là jonchaient des pots de peinture qui semblaient avoir perdu de leur éclat : le jaune tendait vers le beige, le vert semblait d'algue, le

rouge transpirait l'ocre, le bleu était mélancolique. Éparpillés sur les plates-bandes du parquet gisaient des pinceaux aux chevelures hirsutes. La poussière leur avait composé un linceul et leur position évoquait une partie de mikado figée dans le Temps. Dans un coin, cachées derrière un bureau et une chaise, s'amoncelaient des toiles déchirées dont le patchwork de débris créaient un pot-pourri géométriquement et chromatiquement ignoble.

Le Peintre finissait son œuvre avec un grand sourire. Ses traits étaient peut-être incertains par moment, brouillons à quelques endroits mais la peinture était enfin terminée. Et pourtant. Et pourtant il avait un sentiment étrange, une sorte de doute inexplicable, une panique singulière. Mais pourquoi ? Ce tableau, c'était son œuvre, le résultat de six mois d'apprentissage d'un ART si technique. Il ne pouvait plus reculer et son amie allait arriver pour lui donner un avis extérieur. Ce mauvais pressentiment, annonçait-il un réel danger ou n'était-ce qu'un bête tourment passager ?...

C'était d'ailleurs son amie, qui toquait à la porte. Il lui ouvrit en arborant un sourire forcé – le sentiment étrange ne l'avait point déserté. Cependant son rictus hypocrite le trahit et l'invitée lui demanda : « Qu'est-ce que tu me caches encore... » Mais il tut ses sentiments pour pouvoir la couper et rétorquer par : « Voici mon œuvre : LA toile. À toi de juger de mon talent ! » Elle s'approcha donc sans même ôter son manteau et se planta devant la peinture. Ses yeux scannaient la surface colorée mais sa bouche restait muette. Le Peintre quant à lui sentait toujours cette appréhension bouillir en lui et les vapeurs de cet inquiétant mélange commençaient à lui donner mal à la tête. Son regard faisait des aller-retours entre toile et juge avec une cadence graduelle. Il croyait que sa tête allait gicler contre le mur quand le verdict tomba, *enfin* :

« Par où commencer ? Je suis confuse. Dans ma vie je n'ai jamais vu quelque chose qui n'osait même qu'un chouia ressembler à cette... cette chose ? Ne tergiversons pas plus longtemps : je vois bien que tu cherches à représenter un visage mais d'une manière que je n'explique pas, cela ne ressemble pas à visage. On dirait une sorte de vague entre-deux. Bref, ce que je vois (et vraiment je suis désolée si ça te blesse mais je préfère être sincère avec toi) ce n'est que *peut-être un visage*. Ce n'est ni abstrait ni réaliste mais ne va cependant pas t'imaginer que c'est révolutionnaire. Prends par exemple cette toile d'araignée là-bas ; cette géométrie, cette harmonie, c'est la Beauté même dans la Nature. Ça, c'est de l'ART, du vrai, du concret. Tu devrais commencer par peindre des toiles d'araignées avant de prétendre à peindre l'humain, qu'en ce moment tu déshumanises. »

Pendant qu'elle parlait, le Peintre l'écoutait religieusement dans le même silence que celui qui précède la tempête. Puis un timide *non* glissa d'entre ses lèvres, puis un autre. Maintenant le monosyllabe ruisselait de sa bouche tremblante. Il commençait à s'agiter ; il était brusque, faisait un bruit infernal et bouscula le chevalet qui émit un fracas tonitruant dans sa chute. La syllabe négative se déversait comme un torrent tandis qu'il saisit un balai. Il le jeta alors violemment dans la toile d'araignée qui s'y emmêla comme à un radeau salvateur dans cette tempête inédite en intérieur. Puis le courroux s'apaisa et le calme reprit ses droits en laissant le Peintre à genoux, impuissant, la face larmoyante entre ses mains criminelles.

Son amie chuchota à son oreille : « Passe faire un tour chez l'antiquaire ; ça t'a toujours remonté le moral. » Sur ces paroles, elle s'éclipsa hors de la pièce sans montrer plus d'empathie. Désormais abandonné dans sa désespérante solitude, le Peintre se releva et aperçut les débris difformes de sa peinture qui le fixaient comme un juge malveillant, né pour le maudire. Pourquoi fallait-il que tous cela lui arrive et l'accable ? Il ne blessait personne ; au contraire, il voulait les peindre, sublimer le monde. Mais quelle idée lui avait traversé l'esprit de vouloir réaliser ses rêves ? Ne fantasmons-nous pas d'un avenir idéalisé non pas pour cet avenir en lui-même mais simplement pour sa nature de perfection ? La concrétisation n'est jamais réellement notre objectif dans nos rêves, seul les entretenir et les rendre plus ardents encore nous charment. Pourquoi ne s'était-il pas rendu compte qu'en tuant ses rêves pour les réaliser, il ne faisait que laisser place aux cauchemars pour venir le hanter ?

*
* *

Le Peintre ferma la porte derrière lui et rapidement plongea ses mains honteuses au plus profond de ses poches. Il ne voulait pas qu'on puisse ne serait-ce qu'apercevoir une partie de cet organe qui chez lui commettait plus d'atrocité que d'ART. Il n'inspira même pas l'air vivifiant de l'extérieur comme il aimait à le faire et se résolut plutôt à visser son regard sur la mosaïque macadamique qui s'élançait sous ses yeux fatigués. Faisant cap vers l'antiquaire, il se remémorait le drame encore récent ; il ne comprenait pas pourquoi un événement si bénin raisonnait pourtant si fort en lui. Il était encore anxieux à l'idée d'avoir tôt ou tard à pénétrer à nouveau dans le temple maudit de son atelier.

Heureusement la boutique apparut finalement devant lui et il se laissa tenter par l'espoir d'y vider sa tête où régnait le capharnaüm d'un cirque désorganisé. Le prestige de ce lieu était pour lui une réelle échappatoire : étant Peintre, cet antre intemporel était source d'une imagination intarissable. Il y retrouvait le même sentiment que les poètes, ces derniers disant très justement à ce propos : « *tous les siècles et tous les pays semblaient s'y être donné rendez-vous* » Mais aujourd'hui les circonstances étaient différentes. Le pendule où il observait autrefois le Temps métaphorique se balançait trop vite, s'accélérait, peut-être. Les portraits de héros lui apparaissaient d'une laideur répugnante alors que les humbles figures de vieillards amincis par la faim lui donnaient l'illusion de dieux personnifiés. Les corps féminins se virilisaient ; les visages barbus s'efféminaient. Le Peintre les voyaient s'androgyniser et tout le reste se bousculait. Les tortures infernales prenaient des airs de délices paradisiaques. Les rires d'un Démocrite tombaient en pleurs d'Héraclite agelaste. Les mers bleutées s'enflammaient. Cette atmosphère figée d'ordinaire s'était aujourd'hui réveillée et elle plongeait le Peintre dans un vertige maladif. *Arrêtez ! S'il vous plaît !* Désespéré il flottait brusquement parmi les objets à la recherche d'une sortie. Ou non, le pauvre diable hurlait quelque chose à s'en briser les cordes. *LA PEAU !* La frontière entre fiction et réel devenait floue dans sa pensée et il croyait que tout ce que Balzac pouvait dire existait vraiment.

« *Vouloir nous brûle et Pouvoir nous détruit* disait l'autre, hein ! Sottise ! Donnez-la-moi ! Il est trop tard pour les remords. Il me faut la Peau ! L'ardent VOULOIR m'a déjà réduit à l'état de cendres ! Je n'ai plus rien à perdre, non ? POUVOIR me rendra talentueux, parfait, divin ! Mais où est-elle, cette satanée Peau de chagrin ? »

Mais la fatigue et sa folie désorientée le poussèrent sur le trottoir de l'antiquaire sans même qu'il ne s'en aperçoive. Le Peintre y trébucha et s'étala sur la pierre humide. Il resta affalé et inconscient sans même s'en rendre compte. Puis, des pas martelant sur le sol une chanson désordonnée s'approchèrent de plus en plus de la masse immobile du Peintre. Le bataillon de passants aliénés se pressaient sans même le remarquer. Puis un homme sans face se retourna et le pointa du doigt, attirant l'attention d'une femme, sans face elle aussi, sur le Peintre aplati, la foule tout entière pivotait désormais vers lui, l'entourait afin de ne former plus qu'une seule entité, un pseudo-visage composé d'une centaine de visages sans face, son pseudo-visage, son *peut-être un visage*.

Ils le jugeaient de leur
 regard inquisiteur, ()

lui, ce raté honteux qui ne
 faisait que se lamenter ()

Ils
 se
 n'taient
 en
 t
 son désespoir

et pour s'amuser, lui hurlaient
 dessus des insultes afin de l'humilier

Le Peintre gisait faible au centre de l'œil de la tempête de cet essaim d'anonymes. Il subissait les bourdonnements de ces visages sans faces – *merde infâme* – leurs feulements – *triste con* – leurs claquements – *sinistre idiot* – leurs croassements – *artiste sans talent* – leurs braillements. Et alors que cette bouche surnaturelle tremblait en déversant ce crachat injurieux, la foule s'apprêtait à ingurgiter le Peintre lové sur les pierres aussi froides que leur langage. Ses plaintes et ses appels au secours s'estompaient ; ses demandes de pardon s'assilenciaient. Épuisé de se révolter contre ce mutisme

involontaire, il attendait que l'amas de corps l'engloutisse. Mais par un hasard incompréhensible, une goutte s'écrasa sur son front désolé, puis une autre et bientôt la pluie éclata franchement. Les inconnus s'évadèrent vers un abri et les poumons du Peintre s'oxygénèrent enfin d'un air libéré. Il savait toutefois que ce n'étaient pas les larmes divines qui s'écoulaient puisqu'il n'était pas digne de leur pitié. Et pour confirmer cette pensée, la pluie enragée l'empêchait de se relever, plaquant son corps à terre. L'eau se déversait dans sa bouche ; elle remplissait ses narines ; il se noyait.

*
* *

Le Peintre s'éveilla comateux, trempé et blessé au genou. La ruelle était déserte et le ciel gris pierre commençait à s'éclaircir. Il se résolut à rentrer chez lui et à oublier cette hallucination fantastique. Il retrouva son atelier dans l'état dans lequel il l'avait laissé le matin même. Pour aucune raison, ce fait l'étonna. Puis il vit l'anomalie : tandis qu'il jouait à l'anadyomène dans la ruelle, cette stupide araignée avait retissé son œuvre, pire elle l'avait parachevée. Un voile de poussière créait des surfaces qui rompaient avec la linéarité des fils. Mais cette innovation exaspérait le Peintre ; comment cette bête hideuse aux pattes velues osait-elle le surpasser artistiquement ? Mais c'est qu'elle le narguait aussi puisque les débris de toile avaient été recouverts de son ART filaire. Debout, les poings fermés, il ne savait que faire. La balance de la Fortune comparait son échec et l'araignée. Grâce à son poids ridicule, elle s'envolait en suivant une direction uranopète vers la perfection tandis que lui s'enfonçait dans l'abîme de l'oubli. Les odeurs des marécages du Léthé transpiraient déjà de la pièce : il était temps de ramener de l'ordre. Le tic et le tac de l'horloge faisaient s'accroître exponentiellement l'agacement du Peintre et il prit enfin la résolution de remettre les pendules à l'heure. Il saisit à nouveau le balai ravageur et la réminiscence des événements du matin gagna son bras. Celui-ci s'articula tout seul et exécuta le même geste, devenu un réflexe. Le javelot singulier fut propulsé dans la bestiole et son travail se mit à choir lentement dans une chute beaucoup trop dramatique.

Maintenant le cycle du Temps pouvait recommencer. Il nettoya la salle et remplaça une toile sur son chevalet. Mais face à la surface aube il hésitait. Il ne voulait pas recommencer son erreur et il s'affala dépité sur la chaise derrière lui. Sa lourde posture rappelait le *Staniec* de Jan Matejko dont le regard errait dans l'univers des possibilités à venir. Ne serait-ce qu'un trait mal placé sur la toile et son enfer reviendrait et il replongerait dans le cycle.

Alors il attendit. D'abord une semaine. Puis elle se transforma en mois. Ce n'était pas de la procrastination de sa part, mais de la peur, de l'échec ou de lui-même, qui sait ? Même lui n'en savait pas l'origine...

*
* *

Les jours néfastes s'amassaient au fond du sablier. L'air humide se déversait dans l'atelier et lui conférait une odeur d'escargot. Le Peintre se tenait à la fenêtre ouverte et regardait l'horizon noyé sous la pluie. Au loin criait le glas s'élevant du port, ce son que les oreilles abhorraient. Une

bourrasque subite claqua le verre au nez du Peintre, le propulsa vers l'arrière et l'éveilla de ses rêvasseries idiotes. Des gouttes vermeilles perlèrent du bout de l'armature nasale et giclèrent sur les meubles de la pièce. En atterrissant dessus, la peinture naturelle débuta la toile toujours pure au centre de l'atelier : il était trop tard ; il fallait la poursuivre ; on ne pouvait plus revenir en arrière. Lorsqu'il vit cela et qu'il comprit tout le tragique de ces quelques taches sanguines, son visage devint aussi pâle que la toile. Il perdit l'équilibre ; il chercha un appui, la chaise ; sa main glissa ; le corps se fracassa sur le parquet dans un brouhaha à réveiller les morts. Et le mort se réveilla assez rapidement, las de ces fâcheuses péripéties. Son inactivité artistique durait depuis bien trop longtemps. Les jours néfastes s'amassaient au fond du sablier.

Il tira la chaise vers lui et s'installa à son bureau où des colonies de poussières s'étaient formées. Il balaya frénétiquement la surface, en vain. Si le diable devait se réincarner en une matière, il choisirait la poussière : volatile et dérangeante. Cependant, il n'avait pas l'envie de philosopher plus longtemps. Ainsi, après une dizaine d'allers-retours de son bras, le Peintre jeta un coup d'œil au tas de livres qui décorait son bureau. Il avait auparavant pour habitude de chercher l'inspiration dans les mots, les phrases, les hypotyposes. Il ouvrit un ouvrage au hasard et lut quelques lignes afin de voir si le talent langagier d'un autre s'accorderait avec son pinceau. « *Tire, baille, tourne, brouille. Boutte à moy, sans eau, ainsi mon amy fouette moy ce verre gualentement, produiꝝ moy du claiet, verre pleurant. Treves de soif* » C'étaient les *propos des bienyvres* du *Gargantua* rabelaisien. Plusieurs fois il s'était imaginé une peinture en style futuriste de ce joyeux tableau où le mouvement vinopète des ivres les plongeait dans une ronde infernale. Ou alors un pays de Cocagne imitant le trait des peintres flamands comme Brueghel ou Bosch où les ivres boiraient à la source d'une cascade d'alcool. Mais une idée se peignait avec les couleurs du rêve et la main de l'imagination. Rien à voir avec un *vrai* tableau. Quand il saisissait un pinceau pour croquer une rapide esquisse de son idée, ses doigts étaient pris par cette malédiction maladive de l'artiste dont souffrait également le poète maldororesque Lautréamont : ses phalanges restaient paralysées. Son subconscient l'avertissait du danger que représentait l'ART pour sa personne. ; le souvenir douloureux du visage brûlait encore ardemment sur son triste front. Il s'était juré de ne plus toucher ni à un pinceau ni à quelque brosse. Pour protéger son quotidien tranquille, et surtout, sa vie. Alors le Peintre se coucha sur la table et enfouit sa tête entre ses bras immuables.

Mais une ombre pénétra dans l'obscurité de la pièce par la fenêtre béante. Le regard du Peintre ne pouvait pas voir cette ombre éblouissante. Elle longea les murs et s'arrêta pour jouer avec l'araignée avant de couper le fil qui la reliait à sa toile. Il déploya ses ailes de ptérodactyles qui assombrirent subitement toutes les autres ombres, ses sujets. Le démon se démasqua et révéla son visage, *le* visage. Le démon poésque de la perversité se jucha sur l'épaule du Peintre et murmura des cris épouvantables dans ses oreilles. Il se balançait entre ses deux omoplates en provoquant un roulement dérangeant. Agacé par ces simagrées maléfiques, le Peintre se plia sous ses ordres en espérant simplement qu'il s'enfuirait après. Il agrippa un pinceau poussiéreux avec trop de confiance selon les circonstances et déchaina sa rage créatrice, celle que l'on nommait *perversité* : il voulait peindre parce qu'il ne devait pas le faire. Comme la première fois, des spasmes extatiques

secouaient tout son corps. Son pinceau cheminait instinctivement sur la surface vierge. L'ART lui paraissait si simple tout à coup ! Sa renaissance s'opérait à travers sa création. Son cœur resplendissait à nouveau de vie. Avec son olifant, le grylle chuchotait le panégyrique : *Carême est fini, les cloches pascales sonnent, le Messie est revenu*. Sur ces paroles terrifiantes et cabalistiques, le monstre s'envola en poussant des cris muets.

Le silence revint. Le Peintre restait immobile, la bouche béante, l'expression vide, figé par le regard de Méduse de l'œuvre qu'il avait peinte. Il retrouvait ses esprits petit à petit et ses yeux s'ouvrirent réellement. L'araignée était descendue en rappel depuis le plafond et se balançait sous le nez du Peintre, comme si elle le narguait (ce n'était pas le cas ; elle dégourdissait ses pattes en s'amusant. Il est si facile de juger cette petite bête...). Le Peintre fut donc ramené à la réalité par la bestiole et vit objectivement sa peinture. Maintenant que le filtre folâtre du démon avait été ôté de sa vision, la terrible nature de son travail jaillissait sous ses yeux. Son ancien sourire radieux avait glissé sur les traits pâles de son visage. Sa face était devenue une prosopopée flagrante du désespoir. Et pour cause, sa toile arborait le même visage maudit, ce *peut-être un visage*. Pourquoi n'avait-il pas suivi sa promesse ? Ce diable tentateur et pervers l'avait conduit à revivre le cercle vicieux. Il lâcha le pinceau comme s'il lui brûlait les doigts. En regardant autour de lui, tout son atelier le terrifiait ; ce monde lui semblait étranger. Avait-il vraiment vécu toutes ces années dans ce lieu ? Il doutait de ses propres souvenirs. Il ne se croyait plus artiste et l'ART l'avait renié. Il en avait marre de ces cycles infernaux ; il voulait que tout ceci s'arrête. Alors il arrêta tout.

*
* *

Le sablier débordait maintenant. Les jours néfastes s'étaient répandus et tapissaient le sol de l'atelier. Leurs grains farineux enveloppaient les pinceaux et les toiles : l'ART avait été abandonné. Les rideaux étaient fermés depuis si longtemps que les ombres obscures s'étaient matérialisées. La serrure de la pièce dormait paisiblement, depuis que le Peintre s'était juré d'emprisonner le *visage* dans la salle.

Cette résolution avait ramené du calme dans sa vie. Il s'était créé des habitudes, buvait son café sans crème le matin, jetait des miettes aux canards panivores, se promenait dans les rues désertes de la nuit. Son corps avait oublié l'ART. Ses traits s'étaient égayés, sa physionomie affermie. Il lui arrivait de temps à autre en pénétrant une galerie d'ART de sentir la tentation créatrice le ressaisir face aux centaines de tableaux qui le dévisageaient simultanément. On aurait comparé ce phénomène à la réminiscence philosophique de l'âme qui se souvient de son ancienne condition. Il monta alors sur la barque de sa pensée et erra sur les eaux de son imagination. Mais à chaque fois, l'appréhension du *visage* le saisissait ; il lançait un regard dédaigneux à la porte de son atelier et passait son chemin. Ainsi, il remettait sa décision à plus tard. Peut-être se disait-il quand il regardait la serrure : « Pas aujourd'hui ; à la prochaine, à dans un mois. »

Mais un jour son attitude changea. On ne sait comment l'expliquer ; certaines choses arrivent sans raison. Certains s'aventureraient à y voir un élan de curiosité. Dans tous les cas, un jour, le

Peintre ouvrit la porte. Quelle surprise de trouver autant d'inconnu dans sa boîte à souvenirs ! L'atelier méritait toujours cette dénomination : une autre artiste s'était occupée de perpétuer l'aura créatrice de ce sanctuaire artistique. L'araignée n'avait pas chômé. En effet, ses toiles éparses décoraient tout l'espace. Le Peintre était subjugué par ce chef-d'œuvre pictural. Il fut surtout frappé d'un éclat de génie : il allait peindre, oui, il allait peindre des toiles d'araignées. Il sortit son matériel poussiéreux et se mit donc à créer.

Il prit son fier chevalet et le couronna d'une toile aube. Il leva les yeux pour chercher l'inspiration dans le théâtre arachnéen. Son instinct créatif ravitaillé, il profana la pureté de la surface avec un premier jet de peinture. Ce trait glauque manquait encore de la conviction du génie et semblait plus proche de la tache pâteuse et gluante. Alors le Peintre échangea la toile qui semblait toute terreuse pour une autre et recommença son viol artistique. La nouvelle tentative annonçait déjà la saison des succès mais les fleurs n'étaient encore que des bourgeons. Alors il recommença. Puis à nouveau. Autant de fois qu'il le fallut. Jusqu'à ce que le résultat soit concluant. Jusqu'à ce que la terre devienne de l'or. Il allait faire de sa brosse une pierre philosophale grâce à l'alchimie de ses couleurs alambiquées. Il allait peindre la quintessence artistique. Son pinceau se noyait dans son verre d'eau et perdait toute trace de poussière. Les aquarelles imitaient à la perfection leurs modèles ; l'acrylique anthracite capturait l'essence simple du Beau naturel de la toile d'araignée. Le Peintre était devenu araignée : on le voyait coudre et tricoter ses œuvres du fil coloré de son trait. En vrai géomètre, il découpait l'espace en élastiques parcelles. Il laissait son bras osciller comme un pendule et donnait au pinceau la même errance que les pendus de Villon. Chaque geste était répété avec une vigueur énergique mais contrôlée et s'imbriquait facilement dans l'harmonie naturelle des choses. Les toiles d'araignées jalonnaient déjà l'atelier mais dorénavant même les toiles du Peintre y pullulaient. On ne distinguait plus les réelles des artificielles.

Le sourire éclaira à nouveau la face auparavant triste du Peintre. Il avait enfin réussi à embrasser l'ART pleinement. Et il ne comptait pas le lâcher ; il osait même penser à rompre la malédiction. Oui, dans un acte d'une folie manifeste, le Peintre se résolut à prendre sa revanche face au *pseudo-visage*. Il n'en avait plus peur. Il réunit alors tous ses pots de peinture en une armée irisée. Il dégaina son arme et caressa avec maîtrise la toile ennemie. Il éjaculait les plus belles couleurs de sa palette sur la surface. Des ricanements s'échappaient de sa bouche animée. Le Peintre plaça deux planètes dans les pupilles du visage. Les rides sinueuses à la surface de ce dernier miraient l'âme troublée de son adversaire. Il lui tailla après un beau nez en acajou à la stature majestueuse. Pour la bouche, il lui cousit un beau sourire de démon en dentelles. Le Peintre riait comme un hystérique face à son œuvre. Il abandonnait désormais ses touches maniaques dans de petites fioritures. Il échira deux oreilles nautileuses de ses joues. Ces dernières étaient apprissées d'un teint rosâtre pétale. Il retourna un hectare énorme de front et y sinailla de vertigineuses rides. Ses stridents rires déchiraient le silence de la pièce. Il étuffeta de singulières mèches de cheveux roux. Il quira un solide menton au-bas du *visage*. Le Peintre était secoué par d'abruptes spasmes. Sa folie créatrice poursuivait toujours son cours mais son corps s'était desséché du zeste de la vie et tomba à terre, un sourire éternel au

visage, car il l'avait vaincu. Il mourut heureux, comme nous l'enseigne la médecine : les *spasmes* ne sont pas une paronomase de l'allemand *Spaß* par hasard.

De son perchoir de filaments, l'araignée avait observé son humain disciple. Elle avait scruté sa touche afin d'y déceler une once de cette rare pierrerie : l'ART. Quand elle s'aperçut de la présence du précieux filon *artifère* qui étincelait au travers des rayonnantes couleurs de la toile, elle put quitter l'atelier en étant convaincue que, enfin, il resterait toujours l'âme d'un ARTISTE à l'intérieur de cette demeure.

*
* *

Quelqu'un entre. Je ne reconnais pas cette personne mais peut-être que toi si. Elle tourne longtemps dans l'atelier et repart avec les toiles. Il éteint la lumière de la salle, ferme la porte et fait venir la presse chez lui pour admirer les tableaux. J'entends déjà la clameur du public auquel l'étranger montre les toiles ; ils les adorent. Mais toi, les entends-tu ?

N'est-ce pas ironique que tu deviennes célèbre à ta mort, qu'on te donne enfin une réputation, un *nom* ? Qui aurait cru que tes dernières heures annonceraient ta naissance triomphale ? Tu étais un inconnu que l'on appelait le « *Peintre* » en signant des guillemets avec nos doigts, mettant toute cette mise en scène pour te railler, et maintenant, tout le monde acclame le Peintre-araignée. On dit y voir un génie incompris. On analyse des thématiques cachées que toi-même n'avais jamais imaginées. On a métamorphosé ton ancien atelier en un musée à ton honneur. Ces hérétiques – ou devrais-je parler d'*aritiques* – ont blasphémé ton antre en *nettoyant* les toiles d'araignées, ces idiots.

Quand tu vois toutes ces fourmis gambader dans ce microcosme terrien, ne trouves-tu pas que tout ceci, toute cette vie est profondément absurde ?